

Frédéric Boyer

Dieu, le sexe et nous



Extrait de la publication

Dieu, le sexe
et nous

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA CONSOLATION, *roman*, 1991.

EN PRISON, *roman*, 1992.

DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*,
Prix du Livre Inter, 1993.

COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993.

COMME DES ANGES, *roman*, 1994.

EST-CE QUE TU M'AIMES ?, *roman*, 1995.

LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995.

L'ENNEMI D'AMOUR, 1995.

LES INNOCENTS, *roman*, 1995.

ARRIÈRE, FANTÔMES !, 1996.

Frédéric Boyer

Dieu, le sexe
et nous

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1996

ISBN : 2-86744-517-5

La sexualité est l'événement le plus émouvant de la vie. Il n'y a pas toujours eu ça dans la vie. Comme il n'y a pas toujours eu la vie, pas toujours eu tout ce à quoi on ne tient finalement pas tant que ça. On a bien tous rêvé un jour ou l'autre d'être pris en train de mentir ou de sortir nu dans la rue, de crever de faim, d'être seul au monde. Sans la sexualité, il pouvait bien se passer des choses, mais au fond il ne se passait rien. Imaginez quand même que durant des milliards et des milliards d'années

il n'y a pas eu de sexe. Ciel vide pour tous pareil – ni mal de tête, ni radio dans la cuisine, ni les filles assises jambes croisées quelque part dans un immense escalier. La vie quand même, imaginez, mais pas de sexualité. Il s'est bien passé des choses alors. Des moments où la matière bleuissait, s'animait très lentement, dissipait un peu la nuit tout autour, les étoiles, les souterrains dans les galaxies. La matière, le réel, dites-vous, sans sexe ni raison – quelque chose tout de même mais toujours pas d'interlocuteur, pas ce sentiment triste d'être en vie, ni de mauvaises dents, ni les yeux vivants de quelques enfants.

La sexualité a rendu la vie plus difficile à tout le monde – le commencement de l'humain, la multiplicité humaine, un événement très jeune finalement, qu'on ne comprend toujours pas très bien, très récent comme nous encore sous des couvertures tièdes, à moitié endormis rêvant de la mort de Patrocle au pied des murailles de Troie, ou du jour où

toutes les femmes d'un aéroport international nous ont suivis et nous ont offert des cigarettes chinoises qui font tousser.

La vie n'est pas seulement à contempler ou à subir. La vie est à prendre, à donner, à transmettre et à perdre, perdre, perdre des nuits entières aux doux abdomens. La vie est histoire comme l'univers entier. C'est l'histoire la plus ordinaire, l'arrivée de quelqu'un le soir, à l'angle du Café-Tabac, quelqu'un surgi de l'envers d'un théâtre, oh, quelqu'un de plus définitivement, avec le souvenir des quelques mots qu'on a sans doute échangés à voix basse.

Dites : J'appartiens à l'histoire de l'univers. Je suis un rendez-vous. Nous sommes là pour passer le fleuve des enfers, comme autrefois, comme toujours. La vie est humaine – c'est-à-dire sexuelle et historique –, c'est du vieil âge, de la tension, des cancers et de la joie toute fraîche. Serre-moi bien fort contre toi ! Quel bonheur d'être en vie, de connaître les guerres, de penser à ma mère un peu folle qui

au téléphone me dit qu'elle a coupé pour l'hiver ses rosiers grimpants, mon Dieu maman ! d'écrire des livres et de jeter les pantalons, les chaussettes et les vieilles idées qui ne me vont plus chaque année – tu as encore grandi, tu vieillis, dit maman de loin –, de ne toujours pas connaître Budapest ni les dernières plantations de maman : tulipes blanches et jaunes, glaïeuls et quatre petits mots glacés en fin de conversation, toujours les mêmes : « *Je suis bien seule.* »

La sexualité a ouvert le chemin de la connaissance – et je dis, a ouvert le chemin de la connaissance de Dieu. Il faut être deux au moins pour connaître Dieu, deux à l'affiche au moins, et plus encore, il faut être des suites de personnes, des générations, des familles entières, des peuples ; ou comme je dis, pour se souvenir de Dieu dans la connaissance, il faut être un plus un plus un plus un... – pour oublier Dieu également – pas seulement au pied des arbres, un peu partout et de plus en plus. Dieu peut bien avoir créé l'univers, tout

le vivant, sexué ou non, c'est quand il a créé l'homme qu'il a pensé au sexe – alors que la plupart des gens pensent sans trouver le sommeil, mais à quoi servons-nous ? Dieu a pensé, Vous serez deux. Il y a pensé comme un enfant y pense dans son lit. Vous serez deux et vous apprendrez tous les deux à vous asseoir l'un contre l'autre.

La sexualité est cette évidence de départ sans laquelle il n'y aurait pas d'histoire, pas d'envie de se mêler aux histoires d'autrui. Les mers passées, les agonies contées. La sexualité vint au monde quand il fut donné au premier homme de mesurer du regard, de parcourir le monde du regard, de passer en revue tout ce qui vit, tout ce qui grouille, pour y trouver quelqu'un, pour y rencontrer comme un vis-à-vis, quelqu'un de semblable et de reconnaissable au premier regard, de ce regard d'une infinie bonté, d'une infinie douceur, mais d'une infinie solitude, d'un impossible manque, d'une incertitude totale, d'une inquiétude

aussi, de la toute première inquiétude de l'homme finalement, d'une solitude amusée sans doute, puis terriblement infinie, d'une solitude infatigable, d'une solitude fière. C'est une grande peine, c'est un grand mystère que d'avoir débuté dans la vie par une aussi retentissante déception, par un aussi brutal désenchantement. Cette solitude absolue. Cette absence de compagnie qui se lisait, et qui se lit pour toujours dans les yeux des animaux. Cette compagnie animale qui ne sera jamais tout à fait... qui ne pourra jamais tout à fait... Comme si notre relation humaine au sexe, comme si notre vie sexuelle devait pour toujours s'inscrire comme un fantôme dans les yeux des bêtes, chiens, chats, léopards, éléphants et serpents... Cette figure de l'inquiétude de l'homme face à la création, devant le défilé du vivant. Imaginez un peu la mélancolie du premier homme qui passe en revue toutes les espèces animales sans trouver le moindre petit vis-à-vis. Imaginez ce moment, cet impossible

moment de l'histoire de l'humanité quand l'homme a su qu'il n'était pas tout à fait, qu'il ne pourrait jamais vraiment être comme un animal, qu'il ne pourrait jamais être autrui pour l'animal. Même si proche de l'animal, pourtant. Capable souvent d'être plus bas que l'animal.

Au jardin. Jardin de tous les jardins de la terre.

Nous sommes d'anciens nomades.

Le ciel va, le ciel plein de tout et de rien, le ciel décampe jusqu'au fond du jardin – dans la tourbe, entre l'avoine et les roses, les premières vignes.

Au jardin d'Eden, le Dieu unique et créateur du ciel et de la terre ne se satisfait pas de l'humain solitaire. Fragile fondation de la pensée monothéiste selon laquelle l'Un créateur de l'univers s'efforce de créer de la complicité humaine en créant de l'Un plus un plus un plus un... – c'est-à-dire de la passion, de la jalousie, de la fatigue, du chagrin, de l'attente.

« *Il n'est pas bon que l'homme soit seul* », a convenu Dieu (deuxième chapitre de la Genèse), non par naïveté, non par compromis, mais parce qu'au fond, seul Dieu pouvait comprendre que chaque personne humaine en appelle une autre, appelle toutes les autres ; et que toutes les personnes humaines sont déjà là dans le regard, dans la voix, dans le désir d'une seule petite personne, comme la terre est là, au fond, avec les arbres, les prés, le défilé des espèces ; chaque personne disant oui aux saisons, disant oui, oui, que vienne l'autre m'arracher un cri, me mêler à lui. Que l'humanité soit homme et femme (chapitre premier de la Genèse). Qu'il y ait un sexe mâle et un sexe femelle, qu'on ne puisse les confondre. Que l'humanité ainsi partagée crie de se reconnaître, de s'attendre, de se déchirer. Qu'elle baise. Qu'elle engendre. Qu'elle domine la terre entière en douceur. Qu'elle s'épouse. Qu'elle s'enfile. Qu'elle crie de plaisir autant que de douleur. Qu'il y ait des nuages rouges dans le

ciel, des oiseaux, des mots tendres, des voyageurs égarés sur les routes. Oh, depuis Adam, Abraham, Moïse et Œdipe. Tous ceux pour qui la sexualité n'est même pas simplement une fête parce qu'une fête serait une interruption. Amour, sommeil et mort. Sommeil, amour et mort. Amour, mort et sommeil, amour. Tous ceux pour qui la sexualité se confond avec le chemin de l'espèce qu'ils prennent, avec toutes les choses qui leur arrivent en chemin, petites ou grandes. Avec tout ce qui n'arrive pas comme ils l'avaient pensé, comme s'il y avait quelqu'un pour faire arriver ça. Cette sensation de dissipation permanente de soi-même, d'erreurs en boucle. Dans nos yeux, la stupeur opaque des morts qui ressemble à celle de la jouissance. Une gorge d'oiseau piaillant, étranglée de peur d'éveiller chaque syllabe. Mort, sommeil, amour. Quelques-unes auront de la gaieté pour deux ; sachez les privilégier avant de les abandonner si elles ignorent trop systématiquement la peur. Les prendre sur des

civières quand vos veines refroidissent. Quelques-unes vous diront que vous pourriez comme du bois. Elles vous cracheront à la figure. Laissez-les faire et regarder comment le cœur cesse de battre, votre corps abandonné, tassé au fond d'un taxi qui traverse la nuit. D'autres, les plus belles, vous les réserverez dans l'argile pour les occasions les plus rares. Pour les nuits apaisées où vous leur demanderez de vous parler du mystère de la vie, de la maîtrise de la mort, de l'usage du Bien, de la félicité du monde, de la naissance de vos enfants, de la beauté durcie de votre verge, de votre robuste aptitude au péché, de la grandeur du pardon, de la poitrine précoce des fillettes, de la bénédiction des ogres, de la bonté de Dieu, des sucres parfumés du con de la femme, de l'ouragan sur l'horizon, du fruit sans ver, des fesses pelotonnées contre vous, des eaux du Paradis, du sommeil rudoyé, et enfin du tombeau vide, les linges repliés sur l'empreinte du corps, puis abandonnés sur le trône.

Au jardin des jardins.

Jardin verdoyant, combe rugissante.

Adam se repose tranquillement dans la solitude. Personne ne voit la drôle de tête triste qu'il fait.

C'est le vent qui tournoie au-dessus de la boue. Et la vieille chaudière du monde qui explose, qui se fend. C'est le clapotis des eaux. La buée noire du monde qui râle. Patatras ! Puis c'est l'homme seul, la pièce unique. Tout fumant encore. Pétri de ressemblance et figé de solitude. Epèle-moi le monde, demande Dieu. Et Adam donne des noms aux animaux, à tout ce qui vit, rampe, boit, crache et vole. Il est seul. Il n'y a personne d'autre que lui. Que les animaux de toutes les espèces. Et la parole qui fait le monde. Personne ne répond. Il ne connaît personne. Que le goudron vert, la pénombre bleue des palmes.

Il peut tout nommer, tout appeler, sauf ce qu'il a dans le cœur, sauf ce qu'il n'a pas, sauf

ce qu'il ne sait pas qu'il n'a pas – depuis, c'est comme ça que parle le sexe dans la connaissance de l'homme, par lapsus, par oublis, par faux pas – du manque partout au fond de ce qu'on a, et dans le manque, tout au fond, quelque chose qu'on a, qu'on peut savoir qu'on a quand tout ça nous manque forcément. « *Je veux, a dit Dieu, faire pour l'Adam comme son vis-à-vis.* » C'est fait dans le corps ouvert et brûlant de solitude d'Adam, à l'endroit de son côté, de son flanc ouvert – là où Dieu a fait la réponse à l'angoisse de solitude qui agite, dès le commencement, la création de l'Unique, et toute la création du monde.

Dites : Le sexe est la cicatrice de l'Un qui reconnaît à sa créature le désir de n'être plus seule ; le témoignage charnel, vivant, de la solitude originelle, du désarroi mélancolique de l'Adam face au royaume vivant. Dites : Le sexe est la marque de la transcendance qui a divisé la création à l'endroit même de son désir d'absolu. Le sexe est retrait de Dieu,

quelque chose comme le silence de Dieu à l'intérieur de sa propre création. Le signe de notre liberté.

Demandez : Tu es déjà là ?

« *Adam s'endort pour qu'Eve soit* » (saint Augustin). Le récit biblique parle d'une torpeur, d'un engourdissement nécessaire à l'extraction d'Eve. Sommeil de l'homme. Comme les filles ont la respiration tranquille ! Toutes les filles enfermées dans le flanc grossi des hommes seuls. Dieu l'accoucheur, Dieu la sage-femme. Dieu qui fait naître la femme de l'énorme sentiment de solitude de la créature unique. Oui, l'odeur de Dieu a troublé le sommeil d'Adam – comme l'odeur de la citronnelle flotte dans une chambre d'été, et l'odeur de la tourbe dans le tombeau.

La sexualité humaine commence avec Eve. Commence avec une création accomplie dans et pour l'incarnation, trouvée dans le cœur et le flanc de l'Adam, de la première personne humaine. L'autre sexe est toujours

ce qui vient de nous-mêmes, ce quelque chose d'autre qui nous manque comme s'il nous avait été arraché, mais à la rencontre duquel nous ne pourrions aller s'il n'avait pas été ainsi séparé de nous, s'il n'était pas détaché de nous, chaque nuit, chaque nuit de sommeil.

Eveille-toi, colombe ! Lève-toi. Approche-toi. Sors de la nuit. C'est ce que je veux, a dit Dieu. Prenez-vous, tous les deux. Que pour l'autre, chaque parcelle de votre corps soit un bien désirable, chaque pensée de votre esprit soit comme une lettre scellée, un tourment jusqu'à la tombe et peut-être au-delà. Sûrement même.

La nuit. Le sexe est comme une nuit dans laquelle être humain, c'est être deux tout en se rappelant avoir été un plus un plus un plus un...

Au jardin. Jardin de tous les jardins. Au retour d'une promenade.

Achévé d'imprimer en septembre 1996
par Normandie Roto Impressions s.a. à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1500
N° d'imprimeur : 961693
Dépôt légal : octobre 1996



Frédéric Boyer
Dieu, le sexe et nous

Cette édition électronique du livre
Dieu, le sexe et nous de FRÉDÉRIC BOYER
a été réalisée le 14 juin 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 1996
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867445170 - Numéro d'édition : 1393).
Code Sodis : N55741 - ISBN : 9782818018880
Numéro d'édition : 253030.